

terminées, il les conduisait lui-même à leur pension respective et leur faisait promettre de lui écrire régulièrement deux fois par semaine. Il ne manquait jamais de leur répondre poste pour poste, témoignant son affection dans des lettres de quatre pages d'un français douteux, mais toujours ému.

En 1870, lors de la déclaration de la guerre, Florentine avait terminé ses études. Avant de partir en campagne, le capitaine Gallois la confia à une ancienne amie de sa femme, Mme veuve Rimbaud, qui habitait Chartres et possédait une villa aux environs de Montpellier. Il leur recommanda de rester dans le Midi jusqu'à la fin de la guerre.

Ce vieil officier, dont on raillait l'ignorance, ne prévit que trop la défaite. Il avait eu la curiosité, l'année précédente, de faire une excursion en Allemagne, afin de s'assurer par lui-même de la situation militaire de nos voisins. Il en était revenu avec la certitude de notre infériorité et comme effectif et comme armement.

Blessé à Sedan, puis fait prisonnier, il resta deux mois entre la vie et la mort, se rétablit péniblement, et n'ayant pas voulu prêter le serment de ne plus servir sa patrie, fut expédié en Allemagne.

A son retour en France, le capitaine Gallois apprit avec stupeur la mort de son fils qui, malgré sa jeunesse, avait pris part, avec les francs-tireurs nantais, à la défense de Châteaudun.

Il reprit Florentine auprès de lui, à Blois, mais au bout de quelque temps, elle le trouva bien changé à son égard.

Le capitaine Gallois ne s'était-il pas amouraché d'une orpheline, Cécile Hervieu, qui vivait avec une vieille tante et sur le compte de laquelle il courait des bruits fâcheux ! Bref, quelques semaines après, le capitaine se remariait, imposant pour belle-mère, à sa fille, une créature presque aussi jeune qu'elle. Les deux femmes se haïrent dès les premiers jours.

Si Florentine en avait eu le moyen, elle serait partie immédiatement. Mais où aller ? Le père tenait à la garder auprès de lui et poussait l'aveuglement jusqu'à s'imaginer que le plus touchant accord régnait dans sa maison.

Florentine ne tarda pas à comprendre les rumeurs qui couraient sur le passé de Cécile, à qui le capitaine avait fourni secrètement la dot réglementaire.

Certains faits, qui ne pouvaient échapper à sa clairvoyance, lui donnèrent à penser que son père était tombé dans les mains d'une aventurière. Elle résolut de quitter la maison. Une amie de pension, à qui elle se confia, lui prêta mille francs et elle partit pour Paris en laissant à son père un mot ainsi conçu :

" J'ai été bien heureuse auprès de toi jusqu'au jour où tu m'as retiré ton cœur pour le donner à une femme qui n'en est pas digne. Aujourd'hui la situation n'est plus tenable. Je pars, désespérée de te quitter, mais résolue à revenir lorsque tes yeux seront dessillés, lorsque tu reconnaîtras que deux seules personnes t'ont sincèrement aimé : ma mère et moi. Quoi qu'il arrive, dis-toi bien qu'on n'aura jamais aucun reproche à faire sur ma conduite. "

Ce billet consterna le capitaine. Toutes les séductions de sa jeune femme ne l'empêchèrent pas de se mettre immédiatement à la recherche de la disparue. Ignorante des dangers qu'elle courait, Florentine fut retrouvée facilement par la police parisienne, et son père la ramena avec lui.

Dès le jour même de sa rentrée, elle put apprécier la duplicité de sa " belle petite maman ", comme disait le capitaine. Cécile la reçut avec une bienveillance où toute autre que Florentine n'aurait pas senti la moindre rancune.

— Est-ce à cause de moi que vous êtes partie ? osa-t-elle lui demander devant le capitaine.

Et n'attendant pas la réponse :

— Oui, n'est-ce pas, avouez-le ! J'en suis désolée ! Vous étiez si heureuse auprès de votre père !

Et, en comédienne accomplie, elle fit monter des larmes à ses beaux yeux de vingt ans. Ému jusqu'au plus profond de l'âme, le vieux grognard embrassa alternativement sa femme et sa fille.

— Plus un mot là-dessus, dit-il, nous sommes d'accord tous les trois, n'est-ce pas ? Eh bien, restons-le toujours et je serai le plus heureux des capitaines.

La faiblesse de ce vaillant fit rougir Florentine. Cependant elle réussit à se contenir. Quelques instants après, le capitaine les laissait seules, pour se rendre à son service. Il n'était pas plutôt parti que Cécile disait à Florentine :

— Pourquoi dissimuler ? Vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais.

— Vous me rendez bien la pareille.

— C'est votre faute. Si, au lieu de me traiter en ennemie, vous aviez reconnu en moi une bonne petite amie, capable de donner à votre père toutes les illusions du bonheur, nous nous serions parfaitement accordés. Vous n'êtes guère avisée !

— Je le suis plus que vous ne sauriez le croire, répliqua Florentine d'un ton ferme.

— Vous m'avez espionnée et, dans votre jalousie de fille à qui on

a pris son père, vous vous êtes forgé des idées fausses sur mon compte. Parlez franchement, que savez-vous ?

En réalité, Florentine n'aurait pu reprocher sa belle-mère que des actes de coquetterie qui ne prouvaient que de l'imprudance ou de la légèreté.

— Je ne sais rien, répondit-elle, mais votre question et le ton sur lequel vous le prononcez montrent combien vous êtes inquiète. Je vous en prie, laissons ce sujet tranquille. Comme le disait mon père tout à l'heure, tâchons de rester d'accord.

— Pour moi, je ne demande pas mieux, prétendit la capitaine.

L'accord ne dura pas huit jours. Un soir que, contrairement à ses habitudes de frais marié, le capitaine s'était attardé au café, Florentine feignit une grande fatigue et, souhaitant le bonsoir à Cécile, se retira dans sa chambre. Elle avait son plan. Espionner cette femme lui répugnait ; mais pouvait-elle prendre un parti décisif avant d'avoir une preuve ? Devait-elle quitter son père sans un motif indiscutable.

Elle souffla sa bougie, ouvrit la fenêtre avec d'infinies précautions pour ne pas faire de bruit et resta immobile derrière la jalousie. De là, protégée par l'ombre, elle suivait le va-et-vient de la rue.

Vers neuf heures et demie, elle aperçut, sur le trottoir d'en face, le sous-lieutenant Vincent, dont elle avait déjà observé les allures mystérieuses autour de la maison ou à la promenade. A plusieurs reprises et sans qu'il fût possible d'en douter, Florentine avait déjà vu Cécile échanger des coups d'œil d'intelligence avec le jeune officier, homme à bonnes fortunes s'il en fut à Blois et autres villes de garnison !

Vincent s'arrêta un instant et dirigea ses regards vers les fenêtres de la maison habitée par le capitaine Gallois.

La rue était déserte. Le bruit d'une fenêtre ouverte, au salon, subitement, fit tressaillir Florentine. Une seconde après, elle vit le sous-lieutenant se baisser, ramasser une enveloppe et s'éloigner précipitamment. La même fenêtre se referma, puis la maison rentra dans le silence le plus complet.

Florentine était fixée, Cécile venait de jeter un billet à l'officier. Ainsi donc, le pauvre père, victime d'une passion sénile, était indignement trompé dans sa confiance.

Ce soldat sans reproche, brave entre tous les braves, subissait le sort d'un Cassandre. On se jouait de lui, on profitait de sa confiance sans limite pour le traîner dans la honte et le ridicule. Car, en province, ces choses-là se savent toujours, tôt ou tard. On s'en amuse et le mari devient le jouet de la malignité publique.

La première pensée de Florentine fut de tout dire à son père, mais un peu de réflexion lui fit comprendre qu'il ne lui appartenait pas de prendre cette initiative. Elle tourna ses regards éplorés vers le portrait de sa bonne mère et le contempla longtemps. Elle prenait conseil de cette image dont les yeux semblaient comprendre ses angoisses. Elle ne se coucha qu'après le retour du père, vers une heure du matin.

Le lendemain, à déjeuner, le capitaine lui dit en lui montrant Cécile, dont le visage exprimait le mécontentement :

— Elle me bat froid, elle a raison. Je me suis laissé circonvenir par les camarades, ils ont trouvé le moyen de me faire jouer au piquet jusqu'à minuit et demi. Ça ne m'arrivera plus.

— Je ne vous défends pas d'aller au café, osa dire Cécile. Je trouverais même ridicule que vous rompiez avec vos amis. Je tiens avant tout à ce qu'on ne m'accuse pas de vous séquestrer.

— Je ferai mieux, déclara le capitaine, j'inviterai mes amis à venir passer la soirée du jeudi, ici. Cela vous procurera un peu de distraction, à l'une comme à l'autre. Ils ont un petit défaut commun, ils fument comme des cheminées d'usine ; mais puisque l'odeur du tabac ne vous incommode pas trop...

— Oh ! pas le moins du monde, déclara Cécile, dont le visage était devenu soudainement enjoué.

Et, d'un ton en apparence indifférent :

— Quels sont ces fumeurs ?

— Le capitaine Lornotte, un bonhomme de mon âge, mais tourné au suif. Les hommes l'appellent Pot à tabac, ou plus communément le Pot.

— Est-il aimable ?

— Toujours le sourire sur les lèvres et... la pipe à la bouche.

— Et les autres ?

— Le lieutenant Sangeat, un Auvergnat qui prononce le français avec la netteté d'un Tourangeau ; il est vrai qu'il a été élevé à Amboise.

— Après ?

— Deux jeunes officiers très tranquilles, très rangés, ferrés sur la théorie, très forts au piquet. Vous ne les connaissez pas. L'un, le sous-lieutenant Vincent, est, paraît-il, très bon musicien. Nous l'attellerons au piano et Florentine nous chantera ses petites machinettes qui me faisaient tant plaisir... autrefois.

Le sous-lieutenant Vincent ! Florentine observait Cécile à la dérobée. La jeune femme avait baissé les yeux ; mais une rougeur subite animait ses joues.